

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année. N^o 1030 — 6 Janv. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



NOS SOUHAITS A LA NOUVELLE ANNÉE ?

Composition de M. Edmond Morin.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos Gravures : Evénements d'Orient : Roumanie ; — De Vienne à Odessa ; — *En reconnaissance* ; — L'incendie de Saint-Ouen. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — La Tante Lear, par Alfred Bonsergent. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Récréations de la famille, par P.-L.-B. Sabel. — Les délégués bulgares. — M. Boissier. — Echecs.

GRAVURES : La nouvelle Année : Nos souhaits. — Le premier jour de l'an à Paris. — Incendie de la fabrique de bougies de Saint-Ouen. — *En reconnaissance*, tableau de M. Detaille. — Distribution de thé à un détachement d'infanterie russe. — Aubade donnée au commandant militaire de la division de Galatz. — Poste militaire russe sur la ligne du Pruth. — M. Gaston Boissier. — M. Marco Balabanoff. — M. Zankoff. — Echecs. — Rébus.

COURRIER DE PARIS

Nous voici dans l'engrenage de l'année nouvelle. En avant!

Mais ce n'est pas une raison pour ne pas jeter un coup d'œil en arrière, et ce coup d'œil-là ne nous fait voir rien de bien réjouissant.

En ce qui concerne la ville de Paris, du moins, la statistique constate que le nombre des décès a encore dépassé de trois mille le nombre des naissances.

M. de Lavergne avait raison, et il serait temps d'apporter un remède au mal. Mais quel remède?

L'impôt sur les célibataires est de nouveau sur le tapis. C'est évidemment un procédé. Mais il ne frappe point parfaitement juste. La même statistique nous montre, en effet, que, dans les chiffres des naissances, les enfants illégitimes entrent pour un tiers. Les célibataires, par conséquent, ne sont pas aussi coupables qu'on pourrait le supposer.

Un autre réformateur fantaisiste propose d'établir une taxe sur les mariages stériles. Peut-être y aurait-il provisoirement un moyen plus simple. Ce serait d'organiser dans toute la France des représentations gratuites et obligatoires de *l'Ami Fritz*. On sait, en effet, que cette pièce n'est qu'un long plaidoyer en faveur de la famille. Il faudrait faire entendre ce plaidoyer à tout le monde. Les auteurs, j'en suis convaincu, renonceraient volontiers à leurs droits pour cette série de représentations pratiques.

C'est une idée à approfondir. On a souvent parlé déjà du théâtre moral; pourquoi pas aussi le théâtre utilitaire?

La statistique, déjà consultée par nous, donne, à Paris, pour l'année 1876, sept cents cas de folie.

Environ deux par jour. Sinistre régularité!

L'organisation de la police des fous est ici merveilleusement combinée.

Lorsqu'un cas d'aliénation mentale est signalé, avant de prendre une mesure définitive (sauf, bien entendu, les cas de folie furieuse, où l'on est forcé de procéder *ex abrupto*), une enquête préalable est faite dans le quartier. Si cette enquête donne des résultats conformes, on décide l'arrestation du fou. Mais devant le commissaire de police, il est interrogé minutieusement, de façon à pouvoir prouver sa liberté d'esprit dans le cas où il y aurait erreur.

De là, l'aliéné est mené au dépôt, où il est encore visité par des médecins spéciaux qui font un rapport concluant ou à la mise en liberté ou à la maison de santé.

La sollicitude publique ne s'arrête pas là. Dans ces maisons de santé, un procès-verbal de quinzaine est envoyé deux fois par mois à la préfecture de police sur chaque aliéné. On y relate les épisodes que sa folie a pu engendrer, les progrès faits dans le sens de l'aggravation ou de la guérison. Tous ces procès-verbaux peuvent être consultés par les familles.

On y joint parfois les élucubrations étranges auxquelles se livrent les fous. Cette collection forme une sorte de musée de la divagation qui tient une place des plus curieuses à la préfecture.

On y voit des poésies invraisemblables, des romans dont les péripéties sont à la fois terribles et comiques. Ceux qui ne se livrent pas aux œuvres d'imagination rédigent le plus souvent des mémoires sur la persécution dont ils se croient victimes. D'autres encore se livrent au dessin, exécutant soit des croquis de genre (quel genre!) soit des plans de bâtiments fantastiques.

En ce moment, par exemple, un aliéné passe tout son temps, dans un des hospices parisiens, à faire des projets d'édifice pour la future Exposition universelle.

Un de ces projets repose tout entier, comme ride de chaussée, sur la trompe de douze cents éléphants qui font le beau en supportant tout le monument.

Dans un autre projet, le fou a eu l'idée de réunir toutes les architectures de tous les temps et de tous les peuples. Chaque fenêtre est d'un style différent.

Dans le même hospice est un pauvre savant qui a perdu la tête à chercher la direction des ballons. Celui-là se livre du matin au soir à la reconstruction des animaux antédiluviens.

Rien d'inouï comme les êtres imaginaires qu'il peint à l'aquarelle. C'est un pêle-mêle d'oiseaux à six têtes, de rhinocéros à vingt jambes, etc., etc.

Autant de pièces à conviction que l'on conserve pour démontrer, en cas de besoin, la légitimité de la détention.

Comme vous le voyez, rien n'est livré au hasard, et les pauvres aliénés sont loin d'être abandonnés.

Par malheur, le nombre en grossit toujours, et Sainte-Anne ne suffisant plus, la construction d'un nouvel hôpital deviendra bientôt nécessaire.

Tout un peuple que ce monde des fous!

Chaque année, ce peuple-là a ses fêtes.

La nuit du jour de l'an est célébrée par une représentation théâtrale suivie d'un bal.

La représentation est en grande partie composée par les fous eux-mêmes.

C'est la musique qui a le plus de prise sur les cerveaux détraqués.

Je me rappelle avoir entendu chanter avec beaucoup d'âme et de talent des morceaux d'opéra par une folle détenue à la Salpêtrière.

Bicêtre possède un pensionnaire qui excelle dans la chansonnette comique. Et ses camarades se tortent de rire en l'écoutant ou plutôt en le regardant.

Car la plupart ne comprennent rien à ce qu'il dit, mais ne s'en amusent pas moins à voir ses grimaces.

Chose bizarre! Les déclamations pathétiques et les tirades n'ont aucune action sur les aliénés. Leurs yeux ont complètement désappris les larmes.

Parfois, pour ces concerts annuels, on fait venir des artistes du dehors.

Un jour, je ne sais plus quel chanteur comique mima et débita devant eux une opérette où un fou était mis en scène, avec force gambades et contorsions.

C'était une expérience qu'on voulait faire.

Plusieurs se mirent à crier en le voyant:

— Un fou!... un fou!...

Mais la scène se prolongeant, voilà que l'auditoire presque entier, surexcité et énérvé, commence à imiter les bonds et les trépignements du comique. Ce fut bientôt un bacchanal effroyable, et le directeur effrayé dut interrompre la représentation en faisant rentrer en cellule tout son monde.

Régénération! régénération!

L'exemple de M. Camille Doucet n'aurait autorisé à écrire la ligne qui précède sous forme de vers. Les mirlitons n'auraient pas réclamé. Mais il ne s'agit pas de poésie; il s'agit des bals de l'Opéra, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a de plus prosaïque au monde.

On veut décidément tâcher de désencanailler un peu cette prose-là. Peut-être la tentative a-t-elle chance d'aboutir, en raison des circonstances toutes spéciales dans lesquelles elle se produit.

Le nouvel Opéra est encore un objet de curiosité. Les fêtes de nuit sont destinées à la faire voir sous un aspect particulièrement pittoresque. Le fameux escalier, avec une cascade de dominos et de costumes, est un coup d'œil vraiment curieux, et il pourrait se faire qu'il devint de mode parmi les mondains et les mondaines d'y risquer un regard.

C'est pour faciliter la transition que M. Halanzer a eu l'idée d'appeler Johann Strauss à son aide. Le célèbre chef d'orchestre viennois sera en quelque sorte chargé du prologue. Il fera exécuter ses plus fameuses compositions, tandis que la flirtation (autrefois on disait l'intrigue) se donnera carrière.

La bacchanale commencera un peu plus tard, quand Métra prendra l'archet.

Reste à savoir si cette classification suffira à vaincre les scrupules. C'est toujours l'histoire connue du président de cour d'assises qui invite les honnêtes femmes à sortir, ce qui ne les empêche pas de rester. Les maris n'auront-ils pas peur que leurs femmes, une fois entrées, ne veuillent prolonger l'expérience jusqu'au moment où les cloches se livreront à leurs dégingandements?

Il n'est pas facile de diviser la nuit en partie vertueuse et en partie fantaisiste comme un programme de concert. Dans tous les cas, l'épreuve sera piquante à suivre. Nous vous en dirons le résultat dans notre prochain numéro.

Nous allons aussi avoir des fêtes officielles.

On a terminé à l'Élysée les préparatifs des deux bals qui seront donnés dans le cours des mois de janvier et de février.

Si cela continue, on pourra danser dans le jardin, car la température dont nous jouissons ressemble à un mois de mai.

Un soleil radieux, fourvoyé dans l'hiver,

Avait ce beau jour-là mis du printemps dans l'air...

Le beau jour en question a été le 1^{er} janvier.

Ayant eu l'honneur de rendre visite à dame Nature, j'ai constaté de visu que les violettes poussaient en pleine terre dans un jardin de Versailles.

Il est vrai que l'Observatoire nous prédit un froid rigoureux.

Si M. Le Verrier n'est point un ingrat, il me remerciera, car je donne en ce moment à ses prédictions de fortes chances de succès. En célébrant le beau temps, la chronique amène presque infailliblement les frimas, et je ne serais pas surpris qu'il y eût un pied de neige dans les rues au moment où paraîtront ces lignes.

A propos de rues, une innovation se prépare.

Un inventeur ingénieux estime qu'il serait intéressant pour les promeneurs de savoir quel chemin ils parcourent dans une journée.

Comment les renseigner à ce sujet?

On a bien imaginé le *podomètre*, un petit instrument qu'on met dans sa poche et qui marque les distances; mais le podomètre a le défaut de coûter de l'argent, et de ne pas être, par conséquent, à la portée de tout le monde.

Ce que veut notre inventeur, c'est le renseignement universel et non payé.

Il a donc confectionné de petites plaques de métal, sur lesquelles est inscrite la longueur de chaque voie publique.

Ce n'est pas tout.

D'autres plaques intermédiaires ponctueront chaque kilomètre; de sorte que, si vous avez le loisir de faire, en marchant, des additions, vous saurez toujours combien vous avez marché de chemin.

La petite réforme que j'annonce peut avoir un gros résultat en dehors de la satisfaction que M. Prudhomme trouvera à compter ses pas.

Il y a longtemps que la préfecture de police cherche le moyen d'établir pour les voitures le tarif kilométrique. Tous les compteurs se détraquent ou peuvent être faussés.

Avec les plaques nouvelles, on espère arriver à une combinaison qui permettra, en cas de contestation entre le voyageur et le cocher, de contrôler le compteur et de rendre réalisable son application définitive.

Qu'on se le dise!

Un journal de New-York parle avec enthousiasme de la découverte faite par un chimiste canadien de Toronto, d'un procédé au moyen duquel on peut imprégner de parfum, d'une manière permanente, la pâte du papier dans le cours de la fabrication, et cela d'une façon tellement économique que le prix du papier puisse n'en subir aucune augmentation. Le journal en question raconte qu'un grand fabricant,

M. John Riorders, dont les usines produisent par jour dix tonnes de papier à imprimer, mit au défi l'inventeur, M. Mocræ, de parfumer son papier pendant la fabrication, de façon à ce que le parfum se retrouve après l'impression des journaux qu'il approvisionne. Le défi fut accepté. Le journal choisi fut le *Sainte-Catherine Journal*, et, six jours seulement après l'opération, la feuille fut servie aux abonnés émerveillés tout imprégnée d'une délicate senteur.

Il ne m'est démontré qu'il soit bien nécessaire d'employer du papier odoriférant. Toutefois, la chose étant admise, la découverte peut être bizarrement appliquée, en adaptant à chaque journal ou à chaque usage un parfum symbolique.

L'*Union*, par exemple, serait, naturellement, parfumée à la fleur de lis.

L'*Ordre* parfumé à la violette.

L'*Avenir militaire* sentirait la poudre à canon.

Certains journaux financiers, la poudre... d'escampette.

Les journaux de modes, la poudre... de riz.

Les journaux de médecine seraient parfumés à l'huile de ricin.

Le papier sur lequel on imprimerait les œuvres d'Arsène Houssaye embaumerait le patchouli.

Celui sur lequel on imprimerait les romans alsaciens d'Eckmann-Chatrian embaumerait la chotiroute.

Celui sur lequel on imprimerait les romans égrillards de M. Barbet d'Aureville sentirait la cantharide.

Celui sur lequel on imprimerait les discours académiques sentirait le moisi.

Celui sur lequel on imprimerait les pièces de M. Clairville....

Arrêtons-nous dans la nomenclature.

Il paraît qu'on va réglementer à nouveau le commerce des marchands d'habits.

En vertu d'un avis placardé hier matin sur les murs de Paris, les marchands d'habits doivent se rendre à la préfecture de police pour changer leurs médailles et se faire régulièrement inscrire.

En outre, on va leur distribuer une sorte de code contenant toutes les prescriptions auxquelles ils seront forcés de se soumettre désormais.

Ceci s'adresse beaucoup plutôt, il faut bien le dire, au marchand d'habits en boutique, qu'au marchand d'habits nomade.

Ce dernier type, en effet, tend à disparaître de plus en plus.

Il y a des quartiers où il est absolument introuvable.

Le fameux *chan d'habits* a cessé de donner sa note spéciale dans le concert des cris de Paris, où il faisait pendant à l'aigret *chapeaux à vendre, voilà la marchande de chiffons!*

C'est dommage. Le marchand d'habits du vieux temps avait une physionomie bien pittoresque, bien personnelle. Il connaissait le cœur humain mieux que bien des philosophes, et vous jugeait son monde d'un coup d'œil. Il avait deux espèces de clients qui lui étaient particulièrement chères, parce qu'il était sûr de pouvoir les exploiter plus facilement.

C'étaient les misérables et les jeunes.

Quand il sentait que la faim était embusquée dans le coin de la mansarde pour guetter le résultat du marché, comme il devenait intraitable ce Gobsek de la nippe!

De même avec les étudiants impatients de réaliser un paletot pour aller déjeuner à Robinson avec la grisette d'autrefois. Il savait, le négociant en défroques, que Mimi Pinson n'aimait pas à attendre.

— Allons, voyons, voulez-vous vingt francs?

Le paletot en avait coûté deux cents chez le tailleur à papa, il en valait toujours bien quatre-vingt-dix.

— Comment, vingt francs! vous plaisantez.

— Impossible d'ajouter un sou.

— Tant pis, ce sera pour un autre.

Là-dessus, il fallait le voir, remettant avec une lenteur préméditée son bagage sur son épaule, bagage dans lequel, on n'a jamais su pourquoi, figurait toujours un cor de chasse ou une guitare.

— Alors, comme cela, vous ne voulez pas de mes vingt francs?... Vous le regretterez.

Et il observait du coin de l'œil Musette, qui s'impatientait en voyant les aiguilles de la pendule marcher et l'heure du train s'approcher.

— Allons, au revoir la compagnie... Quel beau temps! il ferait joliment bon à se promener.

C'était son trait du Parthe.

Sur quoi, il descendait l'escalier, d'abord lentement, très-lentement, pour laisser le temps de la réflexion. Puis, si cette réflexion n'avait pas l'air d'être suivie de décision, voilà qu'à l'avant-dernier étage il faisait semblant de dégringoler quatre à quatre en piétinant sur le carré.

Le vendeur naïf s'y laissait toujours prendre.

— Tu vois bien qu'il s'en va, faisait Musette, qui écoutait d'en haut; rappelle-le donc. Un autre t'en donnera moins.

Et on le rappelait, en effet, le chenapan. Il faisait d'abord mine de ne pas entendre. Et il rechignait pour tirer son louis de sa poche. Toute une scène de la comédie humaine.

Si vous ne le rappelez pas, c'était bien autre chose.

Ils avaient entre eux une sorte de franc-maçonnerie pour décourager le bourgeois.

Dès que le premier auquel vous vous étiez adressé rencontrait dans la rue un camarade, un marché était conclu entre eux. L'autre venait sous votre fenêtre brailler son refrain. On lui avait promis vingt sous pour cela.

Vous le faisiez monter. Il vous offrait dix francs de moins que son collègue. Cela vous apprenait à marchander, client rebelle!

Le marchand d'habits menait la vie gaiement. C'était un plaisir pour lui que de pénétrer ainsi dans les intérieurs parisiens, sur lesquels il vous aurait fourni les renseignements les plus précis rien qu'à l'inspection.

Comme il vous toisait son monde!

C'était parfois un impitoyable. Il fallait entendre quel ton d'ironie il vous avait, lorsqu'il venait d'acheter une culotte chez un malheureux, pour lui dire :

— Monsieur ne veut pas fouiller les poches pour voir s'il n'oublie pas d'argent dedans?

Dans ces poches-là, le marchand d'habits faisait quelquefois des trouvailles inattendues. Un auteur célèbre, que je ne veux pas nommer, mais qui rira lui-même en se reconnaissant, laissa un jour dans la poche d'un paletot qu'il vendait le manuscrit complet d'une des plus jolies pièces en un acte du théâtre moderne.

Quand l'auteur s'aperçut de l'oubli, il fut désespéré. Où trouver le nomade brocanteur?

Il y parvint après huit jours de recherches; mais ce n'était pas déjà revendu le paletot à un confrère dont heureusement il lui donna l'adresse. Lorsque l'écrivain y arriva, il trouva justement son homme en train de lire la pièce qu'il venait de découvrir en faisant son triage hebdomadaire.

On s'expliqua.

— Ma foi, monsieur, fit le marchand d'habits, ça m'intéressait crânement; laissez-moi au moins regarder le dénouement avant de vous la rendre... Je vous garantis que ça aura du succès, et si vous voulez me donner un billet pour la première...

Le billet fut promis. Aussi, à la première représentation de la... (j'allais dire le titre), pouvait-on voir, à la première galerie, un bonhomme au visage enluminé qui applaudissait avec fureur. C'était le marchand d'habits.

Pour faire honneur à son ex-client, il avait endossé le paletot même qu'il avait acheté.

Sa prédiction se réalisa, car la comédie est, comme je vous l'ai dit, restée au répertoire des chefs-d'œuvre en un acte.

N'est-ce pas que vous vous souvenez de tout cela, mon cher ***?

La munificence des testateurs ne se ralentit pas.

L'un d'eux vient encore de léguer à l'Académie des Beaux-Arts une somme de 25,000 francs, pour la fondation d'un prix annuel qui sera décerné à un architecte.

J'applaudis volontiers à cette fondation généreuse, mais je répète qu'en pareil cas on oublie toujours de spécifier la nature du travail qui devra être récompensé.

Nos architectes, vous le savez aussi bien que moi, ont l'habitude, à propos des concours de ce genre, de se livrer à des fantaisies dont le public ne profite en rien.

On s'évertue, par exemple, à reconstruire un temple de Vénus dont il est resté trois chicots; ou à restaurer, en imagination, les murs de Babylone.

Un peu d'architecture moderne ferait bien mieux notre affaire.

Les habitations qu'on nous construit sont, en général, odieusement agencées. Le confortable y brille par son absence, l'utile y fait aussi bien défaut que l'agréable.

Il me semble que si l'envie me prenait de laisser après moi mon argent aux architectes, je leur imposerais au moins pour condition de chercher exclusivement le moyen de nous faire des demeures qui ressemblent moins à des tiroirs de commode où l'on serre sa famille au lieu de la loger.

N'êtes-vous pas de mon avis?

Mais la vérité me force à ajouter que je ne léguerais jamais rien aux architectes, vu que jamais je ne leur pardonnerai un certain appartement en *enfilade*...

Je ne vous dis que cela.

Les rois s'en vont, dit un refrain connu.

Ils nous reviennent cette semaine, grâce à la fête traditionnelle. Tout se passera conformément au programme connu, et la chronique ne manquera pas de rééditer un certain nombre d'histoires au retour périodique.

Par exemple, celle de la dame qui s'écrie : *J'ai la fève!* et qui soudain s'aperçoit, non sans rougir, que c'est une de ses fausses dents qui vient de se décrocher.

Une histoire plus récente est celle que Labiche me contait l'autre jour.

Il y a quelques années, il tirait régulièrement les Rois en compagnie de quelques amis, dans un dîner d'artistes et d'écrivains. Le Roi devait payer le dîner, et, depuis deux ans, on n'avait pu trouver la fève, qui, évidemment, était avalée par un monarque trop avare.

La troisième fois, Labiche, sans rien dire, fait confectionner une fève postiche contenant une dose de narcotique savamment graduée par un pharmacien consulté *ad hoc*.

Le fève est, avec la complicité du restaurateur, introduite dans la galette.

Les Rois sont tirés le soir. Personne encore ne dit mot.

— Enfin, pourtant, fait Labiche, quelqu'un doit avoir la fève?

— Ce n'est pas moi!

— Ni moi!

— Ni...

Tout à coup, celui qui avait entamé cette troisième protestation penche la tête et s'endort dans son assiette : le narcotique révélateur avait fait son œuvre.

Vous pensez quel charivari accueillit son réveil!...

Un mot vrai de bébé, qui a la saveur et le charme de la vérité.

Je demandais, hier, à une mignonnette de cinq ans :

— Est-ce que tu pleures souvent?

Et elle ouvrait de grands yeux bleus.

— Pleurer!... Qu'est-ce que c'est?... Je ne sais pas... Veux-tu m'apprendre?...

M. X... a eu des infortunes conjugales retentissantes, dont son indulgence, plus intéressée qu'intéressante, a pris son parti.

Il arrive, hier, au théâtre de...

— Comment, dit quelqu'un, encore avec sa femme!

— Parbleu!

— Je croyais qu'elle avait failli?

— Oui, mais le mari lui a donné son concordat.

PIERRE VÉRON.



LE PREMIER JOUR DE L'AN A PARIS. — (Composition de M. Ferdinandus.)



Incendie de la Fabrique de Bougies-Diamant, a Saint-Ouen, dans la nuit du 29 au 30 decembre. — (D'après nature, par M. Verge)

NOS GRAVURES

Une indisposition de M. Delpit nous prive aujourd'hui de la poésie que nous lui avons demandée pour accompagner le ravissant dessin de M. Morin : *Nos souhaits!*

On voit suffisamment, dans cette allégorie, de quel côté penche la balance, où un léger épi, symbole de l'abondance, fruit de la paix, l'emporte sur le lourd yatagan forgé pour le carnage! Pussions-nous avoir décrit une vérité plutôt que formulé un souhait!

ÉVÉNEMENTS D'ORIENT

Roumanie

Nous avons publié dernièrement, sous le titre : *Démonstration militaire à Jassy contre les Juifs*, une gravure qui a, selon une dépêche de l'Agence Havas, causé un certain étonnement à Bucharest.

Cette gravure était la reproduction fidèle d'un croquis de M. Schonberg, notre correspondant d'Autriche, qui fait en ce moment le voyage de Vienne à Odessa, et dont on a pu suivre à peu près l'itinéraire dans chacun de nos numéros depuis six semaines.

Quelques confrères de Paris se sont montrés très-désobligeants à notre endroit, à propos de ce démenti de l'Agence Havas. Ils feraient preuve d'impartialité en publiant les nouvelles notes de la même Agence, qui, depuis quelques jours, relatent des faits analogues au sujet traité par M. Schonberg, le 23 novembre, et en ne nous accusant plus d'utiliser nos vieux bois.

Voici, à ce sujet, la lettre que nous adressons au *Constitutionnel* :

Paris, 2 janvier 1876.

Monsieur le Directeur, à propos d'un dessin du *Monde illustré* représentant une démonstration militaire contre les Juifs à Jassy, vous avez dit, dans votre numéro du 31 décembre, que ce journal « avait retrouvé un vieux bois de 1834, » et qu'il s'en était « servi hardiment sans changer la légende. »

Vous avez été induit en erreur. D'abord, le *Monde illustré* n'a été fondé qu'en 1837; ensuite le dessin qu'il a publié, loin d'avoir été mis dans un vieux carton, lui a été expédié de Jassy le 23 novembre 1876, et il est l'œuvre d'un artiste peintre dont le nom est très-connu à Vienne. Nous avons demandé à ce dernier des explications au sujet du démenti qui lui a été adressé par l'Agence Havas, et que vous avez reproduit. Mais dès à présent, nous n'avons pas raison de croire qu'il ait puisé dans son imagination les éléments de la scène dont il nous a envoyé le croquis.

Comptant sur votre loyauté pour l'insertion de cette rectification, je vous prie, monsieur le Directeur, d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Le Directeur du *Monde illustré*, PAUL DALLOZ.

Ce que nous regrettons le plus dans cette affaire, c'est d'avoir laissé croire un instant que nous étions hostiles à un pays pour lequel nous avons la plus grande sympathie; sympathie qu'on nous rend bien, si nous en jugeons par le nombre de nos abonnés en Roumanie.

Pour bien affirmer l'existence de M. Schonberg, la véracité de son voyage de Vienne à Odessa, comme la réception de ses croquis, nous avons fait photographier et graver directement les trois croquis insérés dans ce numéro, lesquels, comme on le voit, n'ont rien de subversif. Nous tenons les originaux à la disposition de nos détracteurs.

De Vienne à Odessa

DANS notre dernier numéro, nous annonçons que, quels que fussent les résultats de la conférence de Constantinople, les hostilités ne pourraient pas commencer avant la fin de l'hiver qui, surtout cette année-ci, est très-rigoureux au nord des Balkans. La prolongation de l'armistice jusqu'au 1^{er} mars prochain vient de confirmer notre appréciation.

Aussi, en ce moment, l'armée russe, cantonnée en Podolie et aux alentours de Kichineff, ne s'occupe-t-elle qu'à se préserver contre les intempéries de ce climat si rigoureux. Les troupes sont cantonnées dans les maisons et pourvues d'amples capotes et d'épais manteaux en fourrures. Chaque régiment est muni d'immenses samovars de campagne où l'on fait chauffer le thé, qui est la boisson nationale de la Russie. Le dessin de notre

correspondant nous montre la gare de Kiszenev, occupée en ce moment par un détachement d'infanterie. Les toits de la station sont recouverts, ainsi que le terrain, par une épaisse couche de neige, et sur le quai d'embarquement sont installés six gigantesques samovars, où les soldats, vêtus de la capote grisâtre et coiffés du képi qu'a adopté une partie de l'armée russe, viennent puiser à tour de rôle leur boisson favorite dont la chaleur est des plus hygiéniques dans ce climat glacial.

Malgré l'armistice, une vigilance des plus rigoureuses est observée sur les frontières du Pruth. De nombreux Cosaques, le fouet à la ceinture et coiffés du bonnet fourré, sont postés en vedettes tout le long de la ligne de ce fleuve, et le voyageur doit être muni de passeport et laissez-passer strictement en règle pour franchir les barrières peintes en jaune, noir et blanc, aux couleurs impériales que représente l'une de nos gravures.

Les Roumains se tiennent également sur le plus grand qui-vive, et se hâtent d'achever l'organisation de leur armée régulière et des milices.

Le troisième dessin de notre correspondant nous fait assister à une brillante aubade donnée par les tambours et clairons de la garnison de Galatz au commandant en chef de cette importante division militaire.

En Reconnaissance

Les épisodes de la dernière guerre, surtout lorsqu'ils sont peints par des artistes éminents tels que de Neuville, Dupray, Detaille, ont toujours eu dans nos expositions la faveur du public. Aussi nos abonnés nous ont-ils toujours su gré de leur faire les honneurs de la gravure et de perpétuer ainsi ces souvenirs patriotiques.

Le tableau de M. Edouard Detaille, que nous reproduisons aujourd'hui, justifie parfaitement le succès qui l'a accueilli au dernier Salon, et nous avons apporté tous nos soins à rendre toutes ces physionomies si expressives, ces attitudes si vraies, et, autant que possible, l'harmonie de ces tons si fins et si étudiés.

La belle photogravure qu'en a faite M. Goupil, dans son magnifique album de luxe, nous a été pour cela d'un grand secours; c'est donc, moins la couleur et la dimension, l'œuvre du maître qu'on a sous les yeux.

Nous devons de plus à la maison Goupil l'insertion du charmant sonnet qui accompagne l'œuvre dans ledit album, où chaque tableau est accompagné d'une poésie due à la gracieuse plume d'un jeune poète plein d'avenir, M. Adrien Dézamy.

On comprend d'un coup d'œil tout ce qui s'est passé dans ce coin de village où règne le silence :
Rapide fut l'attaque et vive la défense.
Deux hulans sont restés sur le terrain glacé.

Mais l'effroi par l'espoir est bientôt remplacé.
Courage! Un bataillon vient en reconnaissance :
Déjà, l'oreille au guet, l'avant-garde s'avance
Flairant les ennemis cachés dans un fossé.

Officiers et soldats ont soif d'une rencontre...
« Où sont-ils? — Là! » répond un gamin qui leur montre
Du doigt la route blanche où s'enfuit un point noir.

« Trop loin! grogne un sergent, je garde ma carouche. »
Puis, fixant le Prussien tué dans l'escarmouche :
« C'est toujours un de moins pour l'appel de ce soir! »

ADRIEN DÉZAMY.

L'Incendie de Saint-Ouen

DANS la nuit du 29 au 30 décembre, vers minuit, tout l'horizon nord de Paris était embrasé par les lueurs rougeâtres d'un immense incendie. Le feu s'était déclaré, à onze heures et quart, plaine de Saint-Ouen, dans les vastes ateliers où se fabrique la bougie diamant. En moins d'une heure, ces bâtiments furent incendiés. Alimentée par les nombreux blocs de stéarine, la flamme s'élevait à des hauteurs prodigieuses et dégageait une fumée noire et épaisse qui couvrait de ses nuages opaques toute la plaine de Saint-Ouen.

De tous côtés, les secours affluèrent sur les lieux du sinistre. Les pompiers de Saint-Ouen, de Gennevilliers et des communes environnantes, de nombreux détachements de troupes de la garnison de Saint-Denis, attaquèrent l'incendie avec la plus grande résolution.

Malheureusement, l'eau manquait, et, d'ailleurs, que tenter contre cet océan de stéarine enflammée? De tous

côtés et jusque dans l'avenue, coulaient de véritables ruisseaux de suif liquide, et quand un débris embrasé venait à y tomber, cette matière inflammable prenait feu, en un clin d'œil, sur une étendue de cinquante à soixante mètres. Aussi les secours se bornèrent-ils à protéger quelques bâtiments.

Les dégâts sont immenses; de cette vaste fabrique à peine reste-t-il quelques hangars et le corps de logement des employés. Mais ce qu'il y a encore de plus regrettable, c'est que les deux cent cinquante à trois cents ouvriers qu'employait cette industrie se trouvent en ce moment sans ouvrage. Espérons qu'on y pourvoira.

COURRIER DU PALAIS

Les remèdes les plus simples. — L'eau de mer panacée universelle. — La galette purgative. — Une forme de mendicité. — Les persécutions politiques. — Les condamnés vont vite! — Paris est sur tous les chemins. — Le météore. — La vie à grandes guides. — Les estampes de la Bibliothèque nationale.

ESSAYONS, pour commencer l'année, de choisir, dans ces tristes sujets judiciaires qui imposent leurs récits à notre chronique, ce que nous trouverons, je ne puis dire de plus gai, mais, s'il est possible, de moins lamentable. Commençons donc par une audience de la 9^e chambre du tribunal correctionnel, dans laquelle on a posé cette question, fort grave au point de vue juridique : « Qu'est-ce que c'est qu'un remède? »

Nulle part il n'existe de définition précise du mot « remède. » C'est l'organe du ministère public qui nous l'a dit au cours du débat auquel ont donné lieu les galettes, sirops et élixirs thalassiques, c'est-à-dire de la galette, des sirops, des élixirs à l'eau de mer; tout cela doit être fort mauvais au goût, bien que l'inventeur prétende que c'est excellent pour la santé, ce qui est loin d'être incompatible. Comme l'inventeur, un docteur fort distingué, et deux pharmaciens sont prévenus de vente de remèdes secrets, il était bien important de savoir d'abord si ces galettes, ces sirops et ces élixirs étaient des remèdes.

Il paraît maintenant bien acquis que, pour qu'une préparation puisse constituer un remède, il ne suffit pas qu'elle porte ce nom, qu'elle sorte d'une officine, que le vendeur lui prête des propriétés hygiéniques ou curatives, ni surtout qu'on la vende le double, le triple ou le quadruple du prix de revient; il faut que ce soit une mixture exigeant des manipulations dans lesquelles entrent des substances pourvues de propriétés médicamenteuses et exclusivement employées en médecine. Or, l'inventeur a donné ce que l'on veut appeler son secret; il n'y a qu'à puiser dans la mer.

L'acquiescement des prévenus vient, pour la cinquième ou la sixième fois, donner tort aux prétentions de MM. les pharmaciens, qui veulent toujours confondre les gourmandises avec les médicaments.

Isidore Bernardet, un ancien épicière, lui aussi, a un secret pour se procurer des ressources; mais ce secret n'est pas un remède, bien loin de là; à moins pourtant qu'on ne veuille le considérer comme un remède contre la pénurie d'argent. Bernardet, qui est âgé de quarante-cinq ans, a le bonheur d'être à peu près aveugle; il se faisait aveugle tout à fait; il a une fille de seize ans qui le soutient, et il se donnait six enfants en bas âge sur les bras. Son secrétaire ordinaire, un clerc d'huissier, écrivait pour lui des lettres attendrissantes bien capables de tirer des larmes des yeux et surtout de l'argent des poches. Ces lettres arrivaient régulièrement à des sénateurs, à des députés dont les adresses et les noms étaient choisis dans l'annuaire Didot. Par un hasard au moins singulier, le solliciteur, dans ces suppliques, se trouvait toujours persécuté pour des opinions politiques qui étaient précisément celles du bienfaiteur futur. Outre son clerc d'huissier secrétaire, Bernardet avait encore pour agente active une femme Mayer qui se présentait chez les députés et les sénateurs en se disant Mme Bernardet, la femme légitime de cet aveugle intéressant et qui a reçu ainsi des sommes variant de dix à soixante francs. Le tribunal, moins généreux, n'a accordé à Bernardet que six mois de prison.

Les escrocs condamnés, hélas! ne vont pas moins vite que les morts de la ballade; ils passent, ils passent



Jules LAVEE

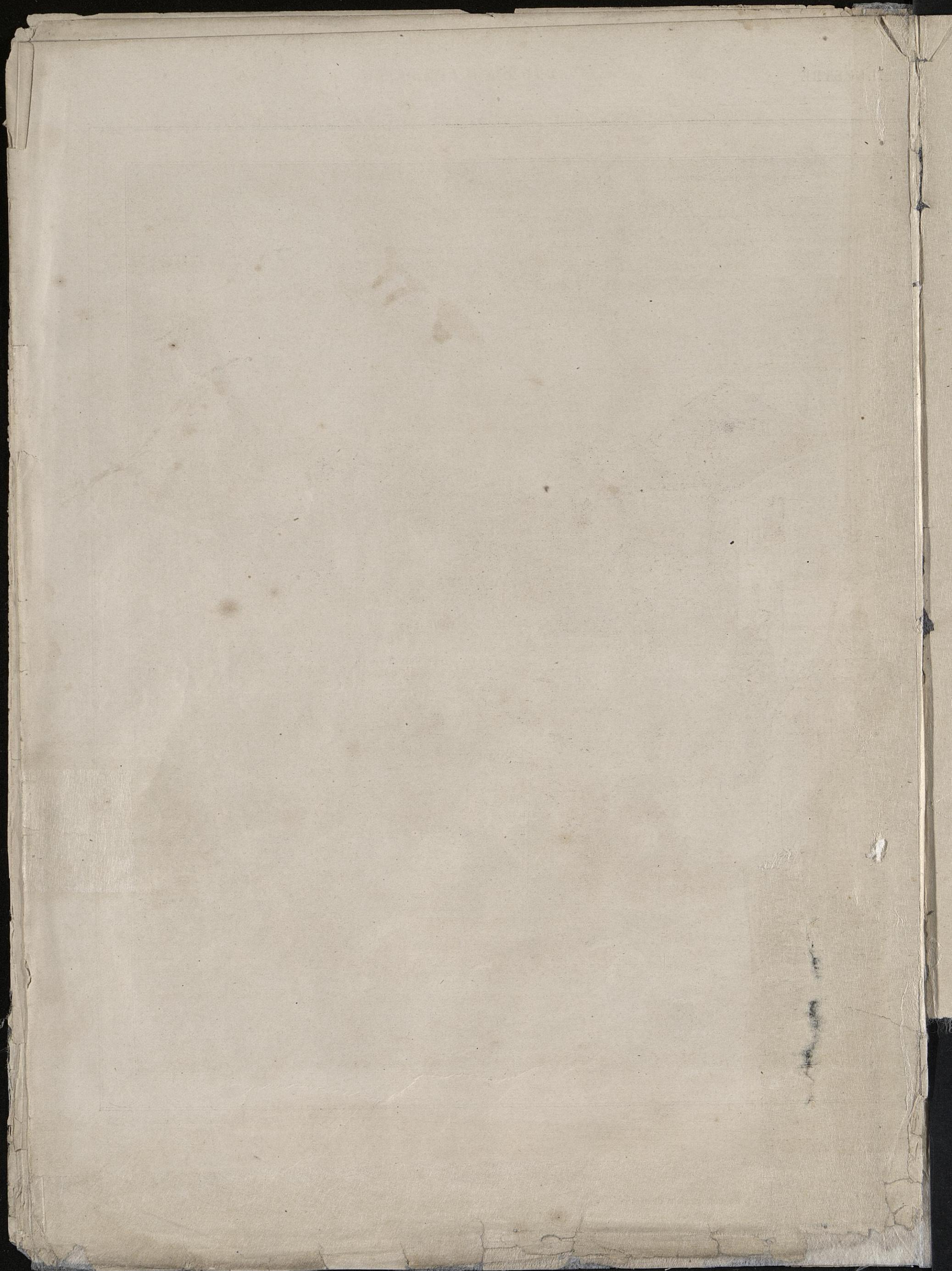
J. ANSEAU

EN RECONNAISSANCE

TABLEAU DE M. ANSEAU, ILLUSTRÉ PAR J. LAVEE

« Un bataillon de chasseurs à pied, envoyé en reconnaissance, occupe un village où vient d'avoir lieu un engagement de cavalerie. »

Dessin de M. Jules Lavée et gravure de M. Anseau, d'après la photographie de la maison Goupil.



si rapidement qu'au bout d'une semaine leur triste aventure est déjà de l'histoire ancienne. Je me demande si je dois encore vous parler du trop jeune et trop brillant Belinski, dont les hauts faits remontent à l'année 1876. Ce malheureux garçon était parti de Moscou pour aller servir en Serbie en qualité de volontaire; c'était sa famille qui l'y envoyait. Paris, bien entendu, n'était pas sur son itinéraire; mais pour un jeune homme de dix-huit ans, Paris, est toujours sur la route. On va de Moscou au quartier-général de l'armée serbe en passant par Paris, comme autrefois le bon La Fontaine se rendait à l'Académie en prenant volontairement le chemin le plus long! Et puis, une fois à Paris, tout s'explique — comme entraînement coupable cependant. — Les nobles russes ont, en France, une réputation légendaire de générosité qui leur ouvre bien des portes, et le rôle de boyard devient fort agréable à jouer, ne fût-ce que pendant une quinzaine de jours. Il est toujours facile d'être millionnaire pendant quelque temps; ce n'est qu'un calcul à faire.

Belinsky devint M. le comte de Belinsky et même un peu « le prince » huit fois millionnaire et orphelin, ce qui inspire un certain intérêt aux âmes sensibles et indique aux fournisseurs que l'on peut disposer de sa fortune. M. le comte de Belinsky logeait à l'hôtel de Russie; il y faisait grande chère, recevait les artistes, leur donnait à dîner, jetait, le soir, des bouquets à M^{lle} Judie, lui écrivait pour lui offrir une paire de trotteurs élevés dans ses domaines. Il laissait volontiers les regards plonger dans son portefeuille bourré de prétendues valeurs, et il priait son hôte de lui garder un diamant de 4,000 francs qu'il avait payé 7 fr. 80, la veille, chez un marchand de bijoux faux.

Et puis ce pauvre météore, après avoir brillé un moment, est venu, maigre, abattu, pleurant, s'éteindre sur le banc des prévenus, et il va passer quinze mois en prison avant de retourner dans son pays natal, au sein de sa famille.

Au moment où je termine ce courrier, le tribunal délibère sur le sort d'un jeune artiste de vingt-six ans qui a volé une soixantaine d'estampes d'un certain prix dans les collections de la Bibliothèque nationale. On a fait autour de cette affaire un bruit qu'elle ne comportait pas, et les débats lui ont rendu ses justes proportions. Les détournements sont avoués par le prévenu Arnoux, qui est condamné à deux ans de prison. Une demoiselle Petit, qui partageait son domicile, et le marchand de gravures qui a acheté les estampes, ont soutenu avoir été de bonne foi et n'avoir jamais connu la provenance frauduleuse des objets; ils sont condamnés, la première à trois mois et le second à huit mois de la même peine.

PETIT-JEAN.

LA TANTE LEAR

(Suite et fin)

Les choses allèrent ainsi jusqu'à ce qu'un jour M^{me} d'Allemer, devenue inquiète de la tournure qu'elles prenaient, crut opportun d'en aviser sa sœur.

— Ne juges-tu pas que ton monsieur prétendu joue un peu trop sérieusement son rôle de père adoptif?

— Nous luttons courtoisement à qui la chérira le plus, répondit Nancy.

— Alors, tu es tranquille?

— Oui.

— Tant mieux! eh bien, tant mieux!

A quelque temps de là, M^{me} d'Allemer rentra un soir avec la fièvre; elle se mit au lit pour n'en plus sortir, hélas!

À sa fin approcher, elle fit appeler Nancy pour un dernier entretien.

— Tu n'as rien de plus à me dire, n'est-ce pas?

— Non, rien de plus à plusieurs reprises, répondit-elle d'une voix suprême.

— Tu n'as rien de plus à me dire, n'est-ce pas?

— Non, rien de plus à plusieurs reprises, répondit-elle d'une voix suprême.

— Tu n'as rien de plus à me dire, n'est-ce pas?

— Non, rien de plus à plusieurs reprises, répondit-elle d'une voix suprême.

— Tu n'as rien de plus à me dire, n'est-ce pas?

— Non, rien de plus à plusieurs reprises, répondit-elle d'une voix suprême.

sœur; ses lèvres balbutièrent : « Ma robe bleue, l'enfant! » Ce fut tout.

Par une fatalité désespérante, M^{me} de Loing mourut peu de jours après de la maladie épidémique qui avait emporté sa voisine.

— Comme Dieu nous les prend vite, s'étaient écriés les deux jeunes gens.

Mais ils ne s'apercevaient pas dans l'éternelle jeunesse de leur âme que le temps avait marché pour eux aussi.

Déjà des fils argentés émaillaient la brune chevelure d'Édouard, et le miroir de Nancy, si elle l'eût consulté moins rarement, lui aurait dévoilé certains signes de maturité non équivoques.

La vie, qui n'avait pas effleuré leur cœur, avait accompli sur eux son œuvre de lente destruction.

Il ne fallait pour s'en rendre compte, même pour des yeux moins clairvoyants, que regarder la belle enfant éclore à l'ombre de leur amour.

Elle gagnait gaiement sa seizième année.

Après la période réglementaire de leur deuil, Nancy s'attendait chaque jour à ce qu'Édouard la pressât de parachever le roman de leur existence.

Mais Édouard se taisait.

Elle l'observait avec anxiété et ne retrouvait plus dans cet homme aimé les ardeurs, les impatiences juvéniles qu'elle se plaisait à constater jadis, tout en cherchant à les réfréner.

Aucune plainte cependant, aucune parole amère ne sortit de ses lèvres.

Depuis quelque temps, un sentiment nouveau s'était emparé d'Édouard. Il lui semblait que son âme reprenait tout à coup une première jeunesse; que tout ce passé auquel il s'était cru lié jusqu'à ce jour n'était qu'un songe, et que la vie recommençait pour lui. Il fermait les yeux pour ne pas voir la réalité, comme un homme en demi-sommeil encore dans les délices du rêve et qui appréhende le réveil.

Par une belle après-midi d'automne, Édouard se promenait avec la jeune Pauline dans ce même parc, témoin jadis de ses premiers serments.

Mais que ce temps était loin déjà! et que d'événements étaient survenus depuis!

Édouard paraissait agité; ses sourcils se contractaient et sa main serrait nerveusement la main que sa compagne lui avait abandonnée.

Il sentait que le secret qu'il avait jusqu'alors gardé allait s'échapper. Il tremblait qu'un aveu n'effarouchât la candide enfant, et il souffrait le martyre.

De son côté, Pauline n'était pas moins émue. Elle devinait confusément que cette minute déciderait de sa vie.

Ce fut elle qui la première osa prendre la parole.

— Pourquoi ne pas me dire ce que vous avez sur le cœur? lui demanda-t-elle en rougissant.

— Parce que j'ai peur, répondit Édouard d'une voix tremblante.

— Je vais vous le dire, moi, s'écria-t-elle, en lui prenant le bras et en aspirant la fleur qu'il venait de cueillir pour elle.

Mais tante Nancy survint inopinément; Pauline s'enfuit comme une gazelle. Nancy n'avait rien vu, ni rien entendu, mais elle eut le pressentiment de son malheur.

— Quoi qu'il arrive, aime-la comme par le passé!

Ces derniers mots de sa sœur vibrèrent tout à coup à son oreille, comme au moment où la moribonde les avait prononcés.

Tout son sang reflua sur son cœur; elle crut qu'elle allait mourir.

Édouard s'élança pour la soutenir.

— Merci, merci, lui dit-elle doucement; et elle plongea ses yeux dans ses yeux.

— Eh bien, oui! c'est vrai, je l'aime! s'écria Édouard, en se cachant la figure dans ses mains.

Elle le regarda quelque temps en face. Pas un muscle n'avait bougé sur son visage affreusement pâle, et elle reprit d'un ton solennel :

— L'homme que j'ai aimé est digne de faire le mariage de celle que j'aimais le plus après lui. Prends-moi, je vous le donne.

— La tante Lear, murmura Édouard.

Quinze jours après eut lieu le mariage de M. Édouard de Loing avec M^{lle} Pauline d'Ilions, mariage que suivit de bien près la prise de voile de Nancy.

— C'était sa vocation, dirent les bonnes comères.

ALFRED BONSERGENT.

THÉÂTRES

THÉÂTRE HISTORIQUE : *Un Drame au fond de la mer*, pièce en cinq actes et six tableaux, par M. Ferdinand Dugué, d'après un roman de M. R. Cortambert. — ATHÉNÉE-COMIQUE : *Boum! voilà!* revue de l'année, par MM. Clairville et Liorat.

ATTENDONS-NOUS à voir apparaître bientôt sur une affiche de spectacle : *Un Drame sur la crête d'un toit*. Nous sommes à bout d'inventions, et les auteurs appellent la science à leur secours. La science est d'ailleurs en mesure de répondre; déjà les géographes s'agitent; les chimistes viendront demain. M. Jules Verne s'est vu accaparer par M. d'Ennery pour le *Tour du monde*, et par M. Offenbach pour le *Docteur Ox*. A son tour, M. Richard Cortambert a été sollicité par M. Ferdinand Dugué. Hier, M. Louis Figuier déca-chetait dix lettres de propositions émanant de dix directeurs de théâtres.

Un Drame au fond de la mer unit à l'attrait accoutumé d'un drame selon les préceptes le charme d'une conférence et d'une expérience scientifiques. Deux jeunes officiers de marine, rivaux d'amour, choisissent pour s'exterminer le lit de l'Océan; ils y descendent à l'aide d'échelles de corde et revêtus chacun d'un scaphandre, vêtement composé de fer, de caoutchouc et de verre. Le public les voit descendre et assiste à une exhibition plus ou moins exacte, plus ou moins complète, de l'empire liquide. C'est un défilé de poissons de toutes formes et de toutes couleurs; j'ai pourtant remarqué l'absence de la baleine; il est vrai qu'une baleine aurait peut-être dérangé le drame par son volume indiscret, et fait deux bouchées des deux personnages en scaphandre. C'était à éviter. M. Ferdinand Dugué s'est contenté de nous les montrer aux prises avec les agaceries de quelques pieuvres folâtres.

Ce tableau inusité suffira à faire la fortune d'*Un Drame au fond de la mer*. Où les poissons tiennent tant de place, les comédiens ont peu de chose à dire. Cependant MM. Montal, Maurice Simon, Chelles et Tissier mettent leur zèle ordinaire au service de cette pièce humide.

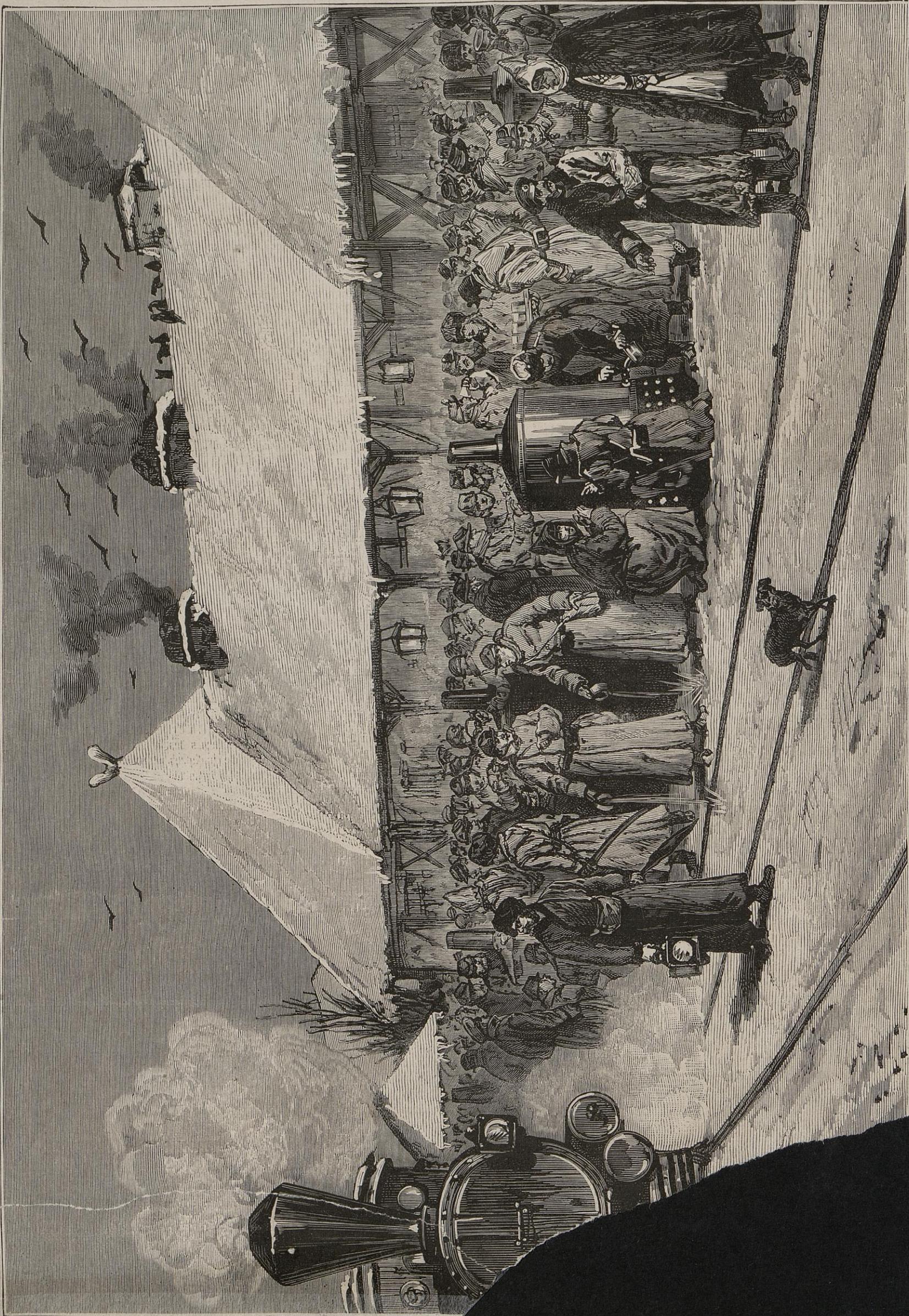
Le petit théâtre de l'Athénée-Comique a la spécialité des revues, comme certains pâtisseries ont la spécialité des galettes. *Boum! voilà!* tel est le titre singulier de celle qu'il représente en ce moment. *Boum! voilà!* est une exclamation spéciale aux garçons de café, alors qu'ils s'empressent autour du client. Nous avons aussi : *Pas de crème!* Ce sera, sans doute, pour l'année prochaine. La revue de l'Athénée est signée de M. Clairville, un grand completier devant Dieu. Deux époux, qui sont en même temps les directeurs du théâtre, M. et M^{me} Montrouge, se sont adjugé les plus beaux rôles, qu'ils jouent et chantent, d'ailleurs, avec infiniment d'entrain.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE ITALIEN : Reprise du *Barbiere di Siviglia*, opéra-bouffe en deux actes de Rossini; — Début du ténor Clodi dans *Aida*; — Reprise du *Travatore*, opéra en quatre actes de M. Verdi.

Le jour de l'an, cruel aux uns, aimable et sucré pour les autres, n'en est pas moins un grand perturbateur de la vie sociale. Pour prendre un exemple assez petit en soi, mais concluant, il change l'ordre de mise en pages



SSIE MÉRIDIONALE. — Distribution de thé a un détachement d'infanterie dans la gare de Kiskenev. — (Dessin de M. Schönberg, notre correspondant.)



ROUMANIE. — Aubade donnée au commandant militaire de la division de Galatz. — (Dessin de M. Gustave Janet, d'après le croquis de M. Schonberg.)



RUSSIE MÉRIDIONALE. — Poste militaire russe sur la ligne du Pruth. — (Dessin de M. Schonberg, notre correspondant.)

des journaux : tel article, traitant des sujets à la mode, doit être allongé, et c'est aux dépens de tel autre qui est d'une actualité moins pressante.

Pour notre compte, et sans accuser personne voilà bien trois semaines que nous essayons de glisser ici le compte rendu du *Barbier di Siviglia*, chanté aux Italiens. Mais nous avons dû faire place à des morceaux de prose attendus plus impatientement du lecteur.

Il est évident que cela n'arriverait pas si, au lieu de bourrer les enfants de bonbons pendant quelques jours seulement, on leur en donnait à manger durant toute l'année. Point de secousse alors dans les habitudes de chacun, y compris celles des chroniqueurs entichés de leur devoir. Je m'en fie d'ailleurs à mes mignons avocats pour appuyer cette proposition hétéroclite, et qui deviendra une vérité quand elle aura été plaidée par leurs petites bouches gourmandes.

Le *Barbier*, confié aux adolescents de la troupe du Théâtre-Italien, n'a encore eu qu'une seule représentation. Il a fallu, sans doute, donner du repos à cette jeunesse évaporée et imprudente, qui a fait une dépense extraordinaire de verve pour rendre dans toute sa *furia* le plus mouvant des opéras-bouffes.

Avec M^{lle} Borghi-Mamo, avec Piazza et de Reszké, nous sommes loin des interprétations posées et rassisées auxquelles on nous avait accoutumés dans ces derniers hivers, alors que Rosine était vénérable, Almaviva majestueux et Figaro patriarcal.

Mais la représentation du *Barbier* est déjà de l'année dernière, de ce vieux 1876 dont les amateurs de musique n'ont peut-être pas gardé un souvenir bien net, ni surtout bien enchanteur. Nous pouvons cependant, sans perdre de vue notre sujet, régaler le lecteur d'une curiosité historique qui a son prix : c'est le traité que Rossini passa, en 1846, avec le signor Puca Sforza Cesarini, directeur du théâtre Argentina, de Rome. Il s'agissait de la composition et de la mise en scène du *Barbier* :

« Le maestro Rossini promet et s'oblige de composer et de mettre en scène un drame-bouffe sur le libretto qui lui sera donné par l'entrepreneur, que le libretto soit vieux ou neuf »

« Le maestro Rossini s'engage à adapter sa partition à la voix du chanteur, s'obligeant encore d'y faire tous les changements qui seront nécessaires, tant pour la bonne exécution de la musique que pour les convenances, ou les exigences des chanteurs. »

« Le maestro Rossini sera en outre obligé de diriger son opéra et d'assister personnellement à toutes les répétitions, soit dans le théâtre, soit au dehors, à la volonté du directeur. »

« Il s'oblige encore d'assister aux trois premières représentations qui seront données consécutivement et d'en diriger l'exécution au piano ; et ce, parce qu'il en doit être ainsi et non autrement... »

Cette dernière raison, qui n'en est pas une, vaut dans son impertinence le « car tel est notre bon plaisir » des lettres-patentes de Louis XIV.

Mais voici le plus étonnant :

« En récompense de ses fatigues, le directeur s'oblige à payer au maestro Rossini la somme de quatre cents écus romains. »

Il faut dire que, par une clause gracieuse ajoutée au contrat, l'impresario s'engageait par surcroît à loger le maestro durant le temps des répétitions.

« Fatigue » n'en est pas moins beau ! « fatigue » appliqué à l'effort du génie qui crée une œuvre impérissable, est une de ces trouvailles de mot dont le secret a été emporté dans la tombe par l'illustrissimo signor Puca Sforza Cesarini, impresario del teatro Argentina.

On pourrait plaider toutefois que Rossini, ayant beaucoup de facilité au travail, ne s'est point fatigué en écrivant le *Barbier* ; qu'ainsi c'était le traiter encore avec magnificence que de lui compter quatre cents beaux écus romains. — O misère !

Quand nous disons le *Barbier*, c'est par erreur, car si nous remontons à 1846, il nous faut rétablir le titre que l'œuvre portait alors et qui était en toutes lettres : *Almaviva, ossia l'Inutile precauzione*.

Ce qui était vraiment une précaution inutile, c'était ce changement d'intitulé dans le but d'apaiser Paisiello et sa cabale, Paisiello s'étant déjà, par une partition de valeur, approprié le titre de *Barbier di Siviglia*. Rossini n'en fut pas moins si

et assailli à coup d'oranges, manière méridionale de jeter des pommes.

— Le Théâtre-Italien nous a encore fait entendre un jeune ténor du nom de Clodio, qui a chanté l'important rôle de Rhadamès, dans *Aida*. Sa voix a des qualités de timbre qui ont surtout été appréciées dans le grand duo du troisième acte, alors que le chanteur est obligé d'entrer en lutte avec les deux cornets à pistons, que dis-je ? avec tout l'orchestre en convulsion. Cette voix, juvénile et mordante, un peu âpre même, semble destinée aux véhémentes mélodies du maestro Verdi. Elle a été moins heureuse dans l'interprétation de la romance du premier acte. Il faut dire aussi que, placé comme il l'est au lever de la toile, ce morceau est un véritable piège tendu sous les pas des débutants, pour peu, toutefois, qu'ils aient la timidité qu'on leur suppose.

— Puis, et toujours au Théâtre-Italien, est venue la reprise du *Trovatore*, pour les débuts de M^{lle} Anna Eyre.

Avec une voix encore inexpérimentée, et qui n'a toute sa valeur que dans les notes élevées, la pauvre demoiselle avait fort affaire. Elle était, en effet, entourée des plus vaillants chanteurs de la troupe de Ventadour, qui prenaient sans façon la meilleure part du succès. C'était Aramburo, avec son gosier de cuivre et ses poumons d'acier ; c'était aussi Pandolfini, déployant tout son style dans le fameux air en *si bemol*. Comment encore tenir tête à M^{lle} Sanz, qui a tant d'action sur le public quand elle donne toute sa voix si vibrante et si colorée aux passages patriotiques du rôle qu'elle joue ?

De tels partenaires sont presque des adversaires.

ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

AVIS IMPORTANT

Les solutions et envois de problèmes doivent être adressés, directement et affranchis, dans la huitaine, à

M. P.-L.-B. SABEL,

Boulevard Magenta, 150, Paris.

Les envois de problèmes doivent être accompagnés de leur solution, mise sous un pli cacheté.

Nous prions également nos collaborateurs volontaires de nous donner leur adresse, pour leur écrire directement s'il y a lieu.

LES NOMS OU PSEUDONYMES aussi courts que possible, s. v. p.

Prière de mettre en tête de sa lettre (en gros caractères) le nom, ou les initiales, ou le pseudonyme choisi pour être publié, la ville et la date.

Prière de mettre les envois de problème sur une feuille indépendante de celle contenant les solutions.

PRIMES

Nous offrirons, le 31 décembre 1877,

Une année du *MONDE ILLUSTRÉ*

au lecteur qui aura trouvé le plus de solutions, et, en cas d'égalité, à celui qui les aura envoyées le plus tôt (en tenant compte de l'éloignement, bien entendu) ;

Et, dans les mêmes conditions :

Six mois au second ;

Trois mois au troisième ;

Et un mois aux neuf suivants.

PROBLÈMES

XVIII — Envoi d'un bon papa.

ENFANTILLAGES (a)

Mettre le ou les mots justes à la suite des dix questions suivantes :

L'Aigle de Meaux ?

Le Législateur de Sarte ?

Le Cygne de Cambrai ?

Le Chantre de la Thrace ?

Le Cygne de Mantoue ?

La Déesse de la Mémoire ?

Le Législateur des Hébreux ?

La Déesse aux cent bouches ?

Le Législateur d'Athènes ?

Les Nymphes des bois ?

XIX — Envoi de M. A. Neyronis de Saint-Gobain.

MOTS CARRÉS

Je suis un mot bien doux qu'on bégaie au berceau,
Que l'on répète encore aux portes du tombeau ;
Un type toujours vrai, dessiné par Molière ;
Un nom fort usité d'altesse ou de portière ;
D'une ancienne hérésie un zélé sectateur ;
Enfin, la sombre nuit qu'aucun songe n'éclaira
Et d'où nous fit sortir le divin Créateur.

XX — PROBLÈME DE DAMES (b)

NOIRS

	1	2	3	4	5
6		7	8	9	10
	11	12	13	14	15
16		17	18	19	20
	21	22	23	24	25
26		27	28	29	30
	31	32	33	34	35
36		37	38	39	40
	41	42	43	44	45
46		47	48	49	50

BLANCS

Les Blancs jouent et en quatre coups s'assurent la victoire.

XXI — Envoi de M. Algrawal, à Paris.

SIMPLE QUESTION

Un père laissa en héritage à ses trois fils :

7 pièces de vin pleines,

7 pièces de vin demi-pleines,

7 futailles vides,

et ordonna que le partage se ferait de manière que chacun de ses fils aurait même quantité de vin et même nombre de fûts ?

XXII — ANAGRAMME

Vous avez, c'est certain, parcouru la Bre'agne,
Où l'on retrouve encore au loin dans la campagne
Ces lieux si vénérés, offrant aux yeux la croix
Soit de pierre ou de fer, soit plus souvent de bois.

Il ne brilla jamais dans le genre tragique
Le poète ***** qu'accabla la critique,
Et du tendre Racine et du fougueux Boileau,
Depuis ses jeunes ans jusques à son tombeau.

Enfin, très-chers lecteurs, si mon babil vous lasse,
Je viens sur mes six pieds vous demander ma grâce.

EXPLICATIONS

(a) Nous prions MM. les amateurs de vouloir bien envoyer les solutions des *Enfantillages*, comme ils le font pour les autres problèmes : « Qui peut le plus, peut le moins. »

(b) Ceux qui voudront bien, soit nous envoyer les solutions des problèmes de dames, soit nous adresser des problèmes de leur composition, de se conformer aux usages suivis uniformément dans toutes les publications de ce genre, et dont notre diagramme donne un spécimen complet.

CORRESPONDANCE

Nous avons écrit à MM. Jub-Lub-Per, à Vauvert (Gard), et notre lettre est revenue ; nous les prions de nous donner leur adresse de suite, ayant le désir de publier leurs jolis problèmes. — Au cercle de l'Isle-sur-Doubs : Nous avons transmis votre demande à M. P. Journoud, seul compétent, au *Monde illustré*, en matière d'échecs ; peut-être fera-t-il droit à votre requête. — Nous remercions MM. Duret, F. G., deux têtes de pipes, Mimi et Bibi, Dr Hébert, Cothureau, A. Neyronis. — Nous ne saurions trop répéter à messieurs nos collaborateurs de nous donner leur adresse et de séparer leurs envois des solutions.

(Le manqué de place nous oblige à remettre au prochain numéro les solutions.)

P.-L.-B. SABEL.

Une visite à la *Compagnie Irlandaise* (36, rue Tronchet) nous donne le mot d'ordre de la mode quand il s'agit de mouchoirs. Ce qui domine en ce moment, ce sont les petits pavés pleins et clairs. Mais quel gracieux et léger pavage ! Si vous aviez le bonheur de recevoir pareil mouchoir en pleine figure, ce ne serait pas le pavé de l'ours que l'on vous lancerait, car il est porté par une main toute mignonne.

La belle collection de mouchoirs fil de main de la *Compagnie Irlandaise* prolongera indéfiniment la mode de porter ces poches fantaisistes qui ornent les tuniques. Envoi franco d'échantillons.

Le journal LA REVUE DE LA MODE a commencé dans son numéro du 1^{er} octobre et continuera à publier, *tous les dimanches*, la série des NOUVEAUTÉS D'AUTOMNE ET D'HIVER. — CONFECTIONS, COSTUMES, CHAPEAUX INÉDITS, ETC.

Pour être exactement renseigné à l'avance sur les tendances de la Mode, il est indispensable de consulter la *Revue de la Mode*, feuille essentiellement française, et dont tous les modèles de toilette, de confection, de lingerie, de chapeaux, etc., sont dessinés, gravés et exécutés par des artistes parisiens, avec le concours des premières maisons de la capitale. — Deux fois par mois, la *Revue de la Mode* publie un grand nombre de patrons imprimés, grandeur naturelle.

PRIX DE L'ABONNEMENT

LE JOURNAL SANS LES GRAVURES COLORIÉES
52 numéros et 24 feuilles de patrons, par an

PARIS

Un an : 12 fr. — Six mois : 6 fr. — Trois mois : 3 fr.

DÉPARTEMENTS

Un an : 14 fr. — Six mois : 7 fr. — Trois mois : 3 fr. 50

EUROPE

Un an : 16 fr. — Six mois : 8 fr. — Trois mois : 4 fr.

LE JOURNAL AVEC LES GRAVURES COLORIÉES
52 numéros,

24 feuilles de patrons et 52 gravures coloriées, par an

PARIS

Un an : 24 fr. — Six mois : 13 fr. — Trois mois : 6 fr. 75

DÉPARTEMENTS

Un an : 25 fr. — Six mois : 13 fr. 50. — Trois mois : 7 fr.

EUROPE

Un an : 30 fr. — Six mois : 15 fr. — Trois mois : 7 fr. 50

Envoyer mandat-poste à M. ACHILLE BOURDILLIAT, administrateur de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, Paris.

Vogue oblige! Voyez *Traite aux perles, Cœur d'artichaut* Peau de satin, Radis roses, France adorée, mu-imne de Klein.



CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.

CHARBONNIER, fab', r. St-Honoré, 376. Assomptio.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(7^e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.

Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions.

DIRECTEUR: CH. DUVAL, OFFICIER RETRAITÉ

Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers. Parait chaque dimanche — Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.

ABONNEMENTS: Paris et Départements **3 FR. PAR AN**

Abonnement d'essai 3 mois, 1 fr.

L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE

un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**

avec un Traité de Bourse de 200 pages.

PAR SUITE D'EXPROPRIATION

LE DÉPOT DE

LA VELOUTINE VIARD

ci-devant place du Palais-Royal, est transféré 3 bis, rue Auber.

ÉTRENNES 1877

LA

MOSAÏQUE

REVUE PITTORESQUE

De tous les Temps et de tous les Pays

Un volume grand in-4^o de 452 pages, illustré d'environ

450 belles Gravures et Vignettes

Tous les ouvrages contenus dans ce volume sont terminés.

Broché 7 » } Ajouter à ces
Relié à l'anglaise . . . 8 50 } prix 1 fr. 50 pour
Relié richement, tran- } recevoir franco.
che dorée 10 »

Mêmes prix pour les volumes des 1^{re}, 2^e et 3^e années (1873, 1874 et 1875).

On peut, EN TOUTE CONFIANCE, offrir ce livre, — aussi recommandable par la variété et la beauté de ses gravures que par le choix irréprochable de son texte. — La *Mosaïque* est une encyclopédie que consulteront avec fruit les Lecteurs et les Lectrices de tous les âges; son succès est consacré par une importante souscription du *Ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts*, par son adoption par la Commission générale des bibliothèques scolaires et par la Commission de l'enseignement primaire de la Seine, pour être placée dans les bibliothèques des écoles et donnée aux distributions de prix.

Adresser les demandes à l'Administrateur de la *MOSAÏQUE*, 11, quai Voltaire, Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE l^{er} Robes, seul dépôt en Europe l'Union des Indes, 1, r. Auber.

Plus de **TETES CHAUVES!** Découvert de Repousse certaine et Arrêt des chutes (à forfait). Env. gratis renseignements et preuves. On jugera. — MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE M^{ME} S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.

ANGLAIS MÉTHODE ROBERTSON. Cours et leçons. Six cours dans la journée pour les enfants. H. HAMILTON, 8, rue Chabanais.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — Consulter les Médecins.

NÉURALGIES Guérison immédiate par les pilules anti-néuralgiques du Dr Cronier. 3 fr. la boîte. Phar. Levasseur, 23, r. de la Monnaie, Paris.

ASTHMES guéris par les TUBES LEVASSEUR.

EAU DE ZÉNOBIE

SEULE PARFAITE ET RÉTABLIT LA COULEUR DES CHEVEUX. — eguia, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, THOREL, 17, r. de Buci; FAX, 9, r. de la Paix.

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit laxatif rafraîchissant, le plus agréable purgatif des Enfants, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des autres purgatifs irritants: aloès, podophylle, jalap, scammonée, etc. : 2 fr. 50 la boîte.

Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

CORDIAL S^t-DENIS
ou LIQUEUR DE SANTÉ
C'est un Stimulant ou Réconfortant qui réveille l'appétit, favorise la digestion, relève les défaillances physiques ou morales; constituant en un mot la plus EXQUISE et à la fois LA PLUS SAINTE DES LIQUEURS DE TABLE. — Un verre à liqueur après chaque repas. — DETAIL dans toutes les villes.
GROS: COMPAGNIE CENTRALE DE FRANCE, rue de Jouy, 7, Paris

VIANDE ET QUINA
L'Aliment uni au plus précieux des toniques.
VIN AROUD AU QUINA
Et à tous les principes nutritifs solubles de la VIANDE
LE FORTIFIANT PAR EXCELLENCE
DES PHTHISQUES, ANÉMIQUES, ENFANTS DÉBILES, Convalescents, Vieillards, Personnes délicates.
5 fr. — Ph^{ie} AROUD, à Lyon, et toutes Ph^{ies}.

SURDITE BRUITS Doct^r GUÉRIN, R. Valois, 17, Paris 1^h à 2^h. — Pas d'opération. — Traite aussi par correspondance. — Guide du Traitement, 2 fr.

MÉDAILLE d'ARGENT et de bronze, Diplôme de MÉRITE. Expositions
ALCOOL DE MENTHE DE RICQLES
TRENTÉ-CINQ ANS de succès, merveilleux pour la digestion, rafraîchit la bouche et réchauffe l'estomac, dissipe maux de tête et de nerfs, excellent aussi pour la toilette. Lyon, 9, cours d'Herbonville. — PARIS, 41, rue Richer, et chez les pharmaciens, épiciers, parfumeurs, etc.

10^e année.
LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Parait tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro:
Bulletin politique. — Bulletin financier.
Bilans des établissements de crédit.
4 fr. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature par des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des n^{os} sortis.
4 fr. Correspondance des abonnés. Renseignements.
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
4 fort volume in-8.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude de M^e CHARLES LEVAUX, avoué à Paris, rue des Saints-Pères, 7.

VENTE sur licitation au Palais de Justice, à Paris, le samedi 27 janvier 1877, à deux heures de relevée, d'UNE

MAISON sise à PARIS r. du MONT-THABOR 25, élevée sur caves d'un rez-de-chaussée et de cinq étages.

Contenance superficielle d'environ 362 m. 68 c. Revenu brut : environ 14,654 fr. 80.

Mise à prix : 150,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements : audit M^e CHARLES LEVAUX, avoué poursuivant.

ÉTUDE de M^e EDMOND COCHE, avoué à Paris, boulevard de Sebastopol, n^o 31 (successeur de M^e Petit-Dexmier).

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 13 janvier 1877, à 2 heures,

D'UNE MAISON SISE A PARIS rue Montorgueil, n^o 17, au coin du passage de la Reine-de-Hongrie.

Revenu net par baux authentiques : 7,764 fr. 80 cent.

Mise à prix : 70,000 fr.

S'adresser à M^e Coche, F. Bourgeois et Mesnier, avoués, et à M^e Fabre, notaire.

Étude de M^e LACOMME, avoué à Paris, rue Saint-Honoré (successeur de M. Glandaz).

VENTE, aux criées de la Seine, le samedi 13 janvier 1877, d'une

PIÈCE de TERRE de 23 HECT. environ, dépendant de la forêt de Montmorency, lieu dit le Petit-Plumet, commune de Saint-Prix, arrondissement de Pontoise (Seine-et-Oise).

Mise à prix : 100,000 fr.

S'adresser :

1^o Audit M^e Lacomme ;

2^o Sur les lieux, au garde principal de la forêt.

Étude de M^e CHARLES LE BBUN, avoué à Paris, rue du 29-Juillet, 3.

VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le jeudi 13 janvier 1877, à deux heures précises.

1^o MAISON A PARIS-BATIGNOLLES avenue de Saint-Ouen, 48, et villa Saint-Michel, 1. Contenance : 300 mètres. — Revenu : 11,065 fr.

Mise à prix : 99,225 fr.

2^o MAISON A PARIS-BATIGNOLLES villa Saint-Michel, 6 (avenue de Saint-Ouen, 46). Contenance : 172 m² res. — Revenu : 4,690 fr.

Mise à prix : 40,892 fr.

3^o DEUX TERRAINS situés dans la même villa St-Michel (avenue de Saint-Ouen, 46 et 48).

L'un de 350 mètres. — Revenu : 540 fr.

Mise à prix : 11,725 fr.

Et l'autre de 175 mètres. — Revenu : 395 fr.

Mise à prix : 8,167 fr.

Prêt du Crédit foncier.

S'adresser, pour les renseignements :

Audit M^e Le Brun, et à M^{es} Masse, Lortz-Jacob,

de l'énezé et Nollin, avoués à Paris.

VILLE DE PARIS

TERRAINS AVENUE DE L'OPÉRA

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 16 janvier 1877, de 4 LOTS DE TERRAINS formant les 1^{er}, 10^e, 11^e et 12^e de l'avenue en se dirigeant de l'Opéra au Théâtre-Français, l'un à l'angle de la rue Ne. ve-St-Augustin et les 3 autres entre la rue Thérèse et la rue Ste-Anne.

MISE A PRIX :

1^{er}, 17^e lot : 341^m à 1.000 fr. le m. . . 341.000 fr.
2^e, 10^e lot : 645^m à 750 fr. le m. . . 483.750
3^e, 11^e lot : 351^m à 400 fr. le m. . . 140.000
4^e, 12^e lot : 693^m à 700 fr. le m. . . 485.100

Total 1.650.250 fr.

S'ad. aux not. : M^{es} MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, 5, r. la Paix, et J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, d^{re} de l'enc.

Les Annonces et Insertions sont reçues

Chez MM. L. AUBBOURG et C^{ie}, 10, pl. de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

LES DÉLÉGUÉS BULGARES

Nos lecteurs ont entendu parler des deux députés de la nation bulgare qui parcourent en ce moment toute l'Europe, afin de prier les cabinets étrangers de s'intéresser à leurs infortunés compatriotes.

MM. Zankoff et Marco Balabanoff, tous deux hommes éclairés et instruits, se sont rendus d'abord à Londres, où divers meetings ont été organisés, afin de prouver aux délégués de la Bulgarie que le peuple anglais était très-sensible à leur malheureux sort.

A Paris, ils ont également reçu un accueil des plus sympathiques chez M. le duc Decazes, et chez plusieurs notabilités politiques.



M. MARCO BALABANOFF (de Péroutchiza)
délégué bulgare en Europe.



M. GASTON BOISSIER
le nouvel élu de l'Académie française. (Phot. Reutlinger.)

Ils sont actuellement à Rome, et ont été reçus par M. Melegari, le ministre des affaires étrangères de l'Italie.

M. BOISSIER

Monsieur Boissier (Marie-Louis-Gaston), le nouvel élu de l'Académie française, est né à Nîmes, le 15 août 1823, où il fit au lycée de cette ville de brillantes études qu'il vint compléter à Paris. Entré à l'École normale en 1843, reçu agrégé des sciences supérieures en 1846, il fut nommé professeur de rhétorique à Angoulême, puis à Nîmes où

il exerça dix ans. Docteur en 1856, il fut appelé à Paris où il ne tarda pas à être désigné pour suppléer M. Havet au Collège de France dans la chaire d'éloquence latine (1861).

Nommé maître de conférences à l'École normale (1865), il fut chargé, quelques mois après, comme suppléant de M. de Sainte-Beuve, du cours de poésie latine. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1863.

Citons, parmi les principaux ouvrages de cet éminent littérateur : *Une étude sur Terentius Varron* (1859, in-8°), qui obtint le prix Bordin à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Cicéron et ses amis, études sur la société romaine au temps de César* (1866, in-8°), ouvrage couronné par l'Académie française.



M. ZANKOFF (de Tirnova)
délégué bulgare en Europe.



HORTICULTURE — BASSE-COUR

JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE
(DIX-HUITIÈME ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS A DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABEILLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Paraît tous les 15 jours : 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an, SEIZE FRANCS.

DOUZE MAGNIFIQUES AQUARELLES par an, de plans de jardins, de villas, de basses-cours, etc. etc.

TROIS PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1877, RENDUES A DOMICILE FRANCO DE PORT

1^{re} Mois d'octobre, novembre, et de décembre, gratuitement; 2^e un joli couteau de jardinage à 3 lames : écussonneur, creffoir et serpette, ou au choix, un joli sécateur en acier poli, pour dames; 3^e 15 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyez un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Édouard Le Fort, Directeur du Journal, 233, r. du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris. — (Pour les États de l'Europe, 18 francs.)
Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a lu cette annonce.

de ce système de notation facile et commode, qui, à cause de son extrême simplicité, est usité aujourd'hui à peu près partout.

P. JOURNOUD.

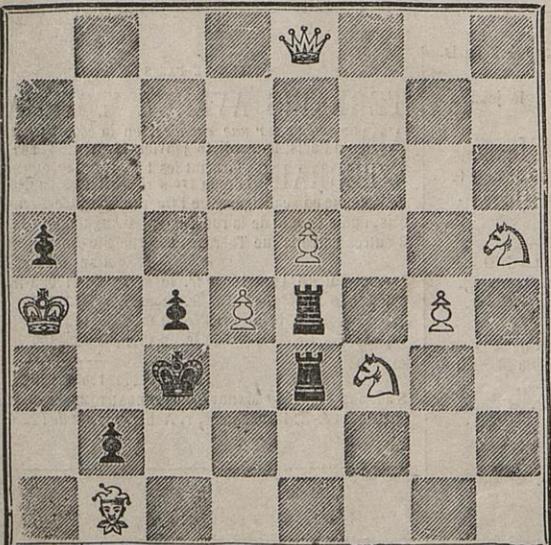
Nous recommandons particulièrement les *Déjeuners du Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners de la Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 638

COMPOSÉ PAR M. J. MENZIES
English chess Problems.



Les Blancs font mat en quatre coups.

RECTIFICATION

Dans la position du problème 637, du dernier numéro, les deux pions qui se trouvent sur les deux cases noires contiguës à la case occupée par le Roi blanc ont été intervertis.

Le pion sur la case 3 CR des Blancs doit être noir, et le pion 2 FR doit être blanc.

Nous reculerons la solution d'une semaine, afin de laisser le même temps pour la recherche de ce difficile problème.

Nous croyons devoir reproduire, pour les nouveaux amateurs qui s'intéressent à nos problèmes, l'explication des caractères employés dans les solutions pour indiquer les coups.

Les lettres sont les initiales des noms de chaque pièce : R, D, T, F, C, P, Roi, Dame, Tour, Fou, Cavalier, Pion; FR, Fou du Roi, CD, Cavalier de la Dame. Les lettres désignent donc les pièces, ou la colonne dont la première case est occupée par chacune d'elles quand elles sont toutes rangées en ordre.

Les chiffres désignent le rang horizontal. Avec l'indication du rang et de la colonne toute case est précisée. Exemple : FR 5 CD signifie : le Fou du Roi est joué à la cinquième case du Cavalier de la Dame.

Les autres caractères usités ne sont que des abréviations : pr., prend; éch. déc., échec découvert, ou à la découverte, ce qui se dit lorsque, en jouant une pièce, on en découvre une autre qui met le roi adverse en échec.

Quand nous aurons ajouté que, suivant qu'il s'agit d'un coup des Blancs ou d'un coup des Noirs, les cases sont comptées à partir de l'un ou de l'autre camp, de telle sorte que la troisième case du Roi blanc, par exemple, est la même que la sixième du Roi noir, tout le monde sera au courant

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les tramways s'implantent de tous côtés dans Paris, et hors Paris.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.